

Le roman de ma mère (extrait)

Evelyne de La Chenelière

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de La Chenelière, E. (2006). Le roman de ma mère (extrait). *Liberté*, 48(2), 75–79.

Le roman de ma mère (extrait)

Evelyne de La Chenelière

J'adore les féministes. Elles me rappellent ma mère. Je ne voudrais blesser aucune féministe et surtout pas toi, parce que j'ai déjà suffisamment blessé ma mère comme ça et que je l'ai regretté aussitôt. Bref, j'adore les féministes et c'est considérablement problématique en ce qui me concerne.

J'aimerais ressentir les choses d'une manière différente, j'aimerais peut-être aussi ne pas reconnaître ce que je ressens, ça m'éviterait d'être sexiste, ou bien je serais sexiste sans le savoir et ça m'éviterait de l'écrire et que plein de féministes soient contre moi, mais bon c'est comme ça : je préfère les romans écrits par des hommes que ceux écrits par des femmes. Voilà. Et il n'y a aucune exception.

Je préfère la façon dont les hommes parlent des hommes, la façon dont les hommes parlent des femmes, la façon dont les hommes parlent de cul, non, vraiment, je préfère. Cette préférence s'applique aussi au théâtre. Je préfère la façon dont les hommes font parler les hommes, et la façon dont les hommes *font parler les femmes*.

Ma mère, qui était une femme et qui écrivait des romans et du théâtre, n'a jamais voulu parler littérature avec moi. Il faut dire que j'ai été maladroit la première fois que j'ai abordé la question. J'étais alors beaucoup plus adolescent qu'aujourd'hui, mais c'était normal pour mon âge de l'époque. Je n'avais jamais rien lu de ma mère, mais j'avais lu des articles de journaux et de revues qui parlaient de son travail. Elle y était plutôt célébrée, mais je gardais malgré tout une vague impression de condescendance dans la manière dont on nous prévenait qu'elle était une femme qui écrit.

Je lui ai demandé : « Maman, tu crois pas que tu écrirais encore mieux si t'étais un homme ? Je veux dire, si t'étais pas encombrée par ton état féminin ? Attends, te fâche pas, je veux seulement te demander : tu crois pas que ton geste d'écriture est avant tout celui de la provocation, qui vient du sentiment d'empiéter sur un territoire *a priori* masculin, et que ce geste perd ainsi de son intégrité intellectuelle malgré toi ? »

Elle s'est mise très en colère, je ne la suivais plus, elle me parlait de sexe fort et de sexe faible et de génération perdue. Mais je résume sûrement très mal et ce n'est pas à son avantage, tu as raison. C'est que je ne l'entendais pas vraiment. Je ne l'entendais pas bien parce que, quand quelqu'un devient émotif devant moi, je suis automatiquement happé par les manifestations physiques de cette émotivité fascinante, si bien que je n'arrive plus à suivre son propos, aussi cohérent soit-il. J'étais donc là, bien attentif aux effets de l'émotivité de ma mère, sans parvenir à me fixer sur autre chose que sur l'accélération de sa respiration, les notes aiguës de ses accents toniques, et le va-et-vient de ses mains qui s'échangeaient une cigarette sans jamais l'allumer.

Et puis un jour, ma mère femme, féministe et romancière est morte. Elle a laissé des œuvres dont certaines sont parfois mises à l'étude au cégep, ou même à l'université. Et puis un jour tu étais étudiante, et tu m'as appelé pour me rencontrer et que je te parle de ma mère, dans le cadre de la rédaction de ta thèse sur la libération sexuelle et les œuvres littéraires féminines au Québec. Ou quelque chose comme ça. J'ai d'abord refusé de te rencontrer, j'avais bien trop peur de tomber amoureux de toi. Et tomber amoureux d'une étudiante féministe qui se penche sur les œuvres de ma mère ne m'aurait attiré que des ennuis. C'est ce que je t'ai dit au téléphone, tu m'as raccroché au nez, et ça y était, trop tard, j'étais amoureux.

« L'intérêt que tu portes aux romans de ma mère est en grande partie attribuable à son sexe qui est féminin. Ce serait de la mauvaise

foi que de ne pas l'admettre ». Tu m'as répondu : « Mais lis au moins un de ses livres jusqu'au bout, t'es vraiment trop con, tu pourrais au moins faire l'effort d'en lire un », et tu m'as tendu le livre.

« Si écrire, c'est ne pas mourir tout à fait, si c'est acheter le désir alors qu'on vieillit, si c'est tenter, à force de mots, la séduction irrésistible, comme si l'effeuillage d'un livre, page après page, était le plus langoureux des strip-teases, alors je veux admettre l'écriture pour ce qu'elle est : un acte désespéré et frivole, ni plus ni moins que la robe qu'on fait tourner pour son père d'abord, et ensuite le cul qu'on guinde pour tous les autres ».

Ça, c'était la quatrième de couverture. Ce genre de quatrième de couverture, moi, ça m'ôte direct l'envie de lire le livre. Je te t'ai dit, tu m'as répondu que vraiment j'étais con, et tu es partie promener mon chien. Tu sais que même mon chien *sait* que tu es une belle femme ? Tu as beau écrire des thèses pour qu'on oublie un peu que tu es une belle femme, le temps de s'intéresser à tes idées, mon chien n'en a rien à foutre de tes idées : il te trouve belle, il trouve que tu sens bon, il t'aime parce que tu es une femme, tu n'y échapperas pas ! Je t'ai crié tout ça le temps que tu descendes l'escalier et que tu claques la porte.

Tu es partie longtemps, mon chien devait en avoir marre de se faire promener et il devait avoir froid aux pattes, mais il ferait n'importe quoi pour te convenir. Comme moi d'ailleurs. Bref, j'ai eu le temps de lire le roman de ma mère.

J'ai été surpris et presque vexé de constater que, de notre vie ensemble, la vie où elle était ma mère et moi son fils, il n'en était jamais vraiment question dans son livre. Comment une femme qui avait consacré ses jours à mes soins et ses nuits à l'écriture n'avait-elle pas cru bon, ou du moins inévitable, de faire un pont entre ses jours et ses nuits ? Nulle part elle ne parlait de moi.

J'ai plutôt eu l'impression qu'elle me parlait, à moi. Bon d'accord, c'est très banal tu me diras, comme sentiment, de lire un roman comme une lettre qui vous serait adressée, à *vous personnellement*, je sais, mais pas quand l'auteur est votre mère. Pas quand c'est le sous-texte qui vous saute à la figure. En parcourant les mots de ma mère qui nous parlaient des hommes, des femmes et de cul, je croyais l'entendre me dire : *Tu vois mon garçon, mon fils chéri, mon beau petit mâle que j'ai mis au monde, je suis ta mère et j'écris sans faire le moindrement ton hommage. J'ai mis bien des choses de côté pour que tu puisses prendre toute ta place d'homme dans la vie, mais tu n'as pas réussi à empiéter sur le territoire de mon écriture, là où il n'est pas question du beau petit mâle que j'ai mis au monde. Tu vois, je préfère parler d'hommes, de femmes et de cul même si je suis ta mère. Mon plus grand exploit a été de te laisser à l'extérieur de mon chaos. Je n'ai pas laissé mon chaos t'aspirer, j'ai gardé les portes de mon chaos comme un Cerbère, pour que jamais tu n'y pénètres, dans cet enfer créateur, dans mon enfer bien-aimé.*

C'est ça le problème avec les femmes qui écrivent. Elles se croient les plus malignes mais elles ne sont pas claires, elles sont tout entortillées de leur féminité à n'en plus finir, à n'en plus voir clair.

L'homme écrit pour que les femmes en tombent amoureuses. Ça fonctionne la plupart du temps. L'écriture d'un homme lui garantit, en quelque sorte, un *sex-appeal* dont rien ne peut venir à bout, ni ses tares physiques, ni toutes ses bassesses, ni son caractère épouvantable. L'écriture d'une femme ne réussira jamais de tels prodiges. Pour qu'ils en tombent amoureux, il faut encore à la femme certains attraits qui n'ont rien à voir avec les mots qu'elle déploie pourtant comme une longue langue qui veut lécher, lécher et être léchée, une longue langue pleine de papilles excitées par l'idée de goûter. Cette longue langue qui veut goûter doit plaire d'abord, plaire enfin puisque les attraits de la femme ne sont jamais suffisants ou alors s'ils le sont, ce sera éphémère et ça, elle ne le sait que trop bien.

Et puis je ne reconnaissais pas ma mère. Il me manquait l'accélération de sa respiration, les notes aiguës de ses accents toniques et le va-et-vient de ses mains qui s'échangent une cigarette sans jamais l'allumer. Tout ça me manquait d'une manière urgente, presque suffocante, et je me sentais trompé comme quand, petit, je m'étais agrippé à la jupe d'une inconnue dont j'avais pris les mollets pour ceux de ma mère. Classique.

Depuis je tente d'écrire un roman, moi aussi. Au moins un premier et puis après on verra. C'est pénible, c'est long, je n'éprouve aucun plaisir et pourtant c'est irrésistible.

Ma mère s'insurgeait contre les auteurs femmes qui comparent l'écriture de leur roman à une gestation ou à un accouchement. Elle trouvait l'image complètement inappropriée. C'est dire à quel point elle ne voulait pas me mêler à son écriture. Je voudrais bien lui rendre la pareille, mais c'est difficile de ne pas parler de sa mère quand on est un fils. Et puis de toute façon, de quoi est-ce que je pourrais bien parler ? Je ne pourrais pas parler de cul parce qu'il n'y a que le tien qui m'obsède, et je n'ai pas envie de partager ton cul, même en mots, avec des lecteurs que je ne connais pas.

D'ailleurs j'espère te séduire pour de bon, avec mon roman. Parce que si tu restes avec moi pour l'instant, ce doit être parce que je te fais l'amour à peu près correctement (pardon, c'est vrai, tu me l'as déjà expliqué : *je* ne te fais pas l'amour, c'est macho cette expression, *nous* faisons l'amour), mais si je te veux encore tout près de moi quand je serai vieux et mou, plein de bassesses et de caractère épouvantable, vaut mieux que je t'impressionne avec un roman.

C'est pas moi, c'est ma mère qui l'a dit.